

# Urgences



## Ça

Michelle Dubois

---

Number 1, 2e trimestre 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025016ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025016ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Dubois, M. (1981). Ça. *Urgences*, (1), 94–101. <https://doi.org/10.7202/025016ar>

**Michelle Dubois**

CA

Je cherche à nommer ce qui m'appelle  
vertige des yeux dans le recul  
dans le grondement sourd qui monte du gouffre

ça  
ce n'est pas une voix  
mais ça hurle au soleil  
ce n'est pas une main  
mais ça tord la courbe des coteaux  
ça déchire le calme bleu à midi  
ça projette des nuages et des brumes à ma fenêtre

et ça glisse et ça crisse et ça plisse  
dans les failles oubliées  
dans les lézardes du mur ancestral  
ça se tapit pour mûrir et mourir  
et ça gonfle de sécrétions salées  
et ça pue le silence furieux

ça  
dans sa rondeur assoupie  
ça dévale vers la rivière

ça flotte longuement  
ça cascade ça tourbillonne  
puis ça s'accroche  
à une branche qui pend d'un tronc abattu

ça s'agglutine et ça se fixe  
ça se fond dans son cocon  
ça ronronne  
ça dort pendant un siècle de printemps humide

et j'attends sur ma barque la naissance et l'envol  
le papillon sublime et ses ailes qui seront mes voiles  
avec des soleils couchants soleils levants soleils ardents  
ses horizons bleus comme la ligne des montagnes ligne  
des eaux ligne d'en haut

ses feuilles vertes dorées et brunes  
avec ses ailes qui seront le voyage et le paysage  
le papillon comme une soie dans l'air  
moi tirée au fil de l'eau  
jusqu'à la mer

mais ça ne bouge plus  
ça  
que je n'ai jamais vu ni senti ni nommé  
mais j'entends

les sanglots qui suintent du sarcophage  
ça s'est pris dans les fils lacés par le silence  
ça sanglote  
ça s'étrangle mais jamais tout à fait

ma barque avance sans le satin des voiles  
le coeur claque comme un sabot  
les mains s'agrippent aux rames  
dans la saccade et saccage  
je tourne en rond  
je me saborde  
je coule dans l'en-deça

et ça surgit que je vais nommer un jour  
sans visage sans nom  
comme un nuage noir dans la nuit noire  
que je vais fixer sans le voir jusqu'au matin

au lever du soleil  
j'irai contempler les entrailles du monde

## CIRCONSTANCIELLES

Quand je sais le silence ouvert comme une nuit  
il n'est ni trop tard ni trop tôt c'est le moment  
de tomber dans les bras du vent au galop  
tirant la lune en poudrerie au ras des champs  
c'est le moment de glisser devant les loups  
sur des rivières limpides et dures c'est le moment  
de rouler au flanc du coteau dans le moelleux  
et l'ouaté pour rebondir dans les écharpes noires  
du ciel qui penche  
ses lumières ses fées ses dragons  
c'est le moment de sombrer dans le rire ardent des forêts  
où les fous sont rois  
le trèfle vert et noir le coeur saignant bleu  
c'est le moment

Quand je souffle et que le vide commence à bruire si près  
qu'il vient courir et déplacer les repères de ma mémoire  
derrière mes yeux c'est la glissade des filets blancs

effilochés  
et pourtant si tenaces discontinus mais si près de la ligne  
courbe s'accrochant aux voûtes lisses des amas de songes  
dérivant si près de l'accostage et toujours dans l'élan  
aspirés par la plaine en avant jusqu'à l'obstacle  
l'arête noire dressée

quand je retiens le souffle au pied du mur le bruissement  
s'éteint  
quand s'amoncellent les gouttes de vent captives quand  
pour nier l'empêchement la rondeur dessine sa plénitude  
voilée mais  
déjà vibrante et sous mes mains secouée du tremblement des  
pierres  
au faite du volcan

quand j'entends ce souffle renaître dans cet ailleurs où  
je reconnais le mouvement infime et persistant des pas et  
des voix  
qui enlacent et délacent leurs échos  
ma perte se retourne et montre ses yeux de transhumance

Quand le temps m'est donné de regarder le temps qui fait  
 et refait les ombres et les jours sur ma peau d'hiver  
 sur mes bras quotidiens sur mes yeux d'ailleurs  
 c'est la pure saison  
 qui jette son étreinte et son écharpe à mon cou pour me dire  
 reste  
 et courbe ta peur et plie ton refus et brise ton sommeil  
 quand je courbe la peur en deça des lignes vers l'inconnu  
 sans bornes  
 des espérances mêlées à l'horizon multiple qui roule au ras du  
 vent  
 et nage dans l'allègement des lendemains  
 quand je plie le refus le front tendu vers l'imperceptible  
 chemin  
 des acquiescements que je reconnais à son goût de  
 framboises dans  
 la poussière du soleil et à l'ardeur rouge qui monte de la  
 terre ouverte  
 quand je brise le sommeil avant l'aube et que déjà les  
 champs  
 ont respiré vingt fois et que les forêts ont recommencé leur  
 lente  
 ascension vers les nuages culbutant les liens des rocs de leurs  
 bras  
 effrénés  
 la terre bouge l'écho jaillit sous mes pieds  
 je retrouve le parfum des rivières après le dégel  
 et cette lumière



Comment dire l'hiver avec des mots d'été?  
 je ne peux sentir le souffle tiède de la rivière qui halète  
 je ne peux entendre son ronronnement quand elle frôle en juin  
 ni humer son parfum de roseaux sous la pluie la berge  
 mais quand la lumière blanche éclaire janvier à travers  
 à travers mes yeux à travers le temps ma vitre  
 comment tenir les paupières levées sur le déchaînement  
 cavalières éperdues chevauchant l'arrondi poursuivant les des poudreries  
 traquant la plaine jusqu'au fleuve forêts tenaces  
 et ne pas lire dans leurs cheveux dénoués les vagues  
 les jeux les étincelles et le bercement infini où je passe clapotantes  
 chaque jour à quatre heures encore  
 ce moment dans la tempête a l'âge de mes rêves  
 comme en un ventre doux la colère et l'amour agitent  
 contre la peau de l'enfant leurs remous  
 je vis aujourd'hui dans la maison chaude à l'abri de la haine  
 et dehors tout offerte à la douceur du printemps sur la glaciale  
 et j'écris que la nuit a toujours sa longue main qui danse plaine mère